

Comment on a tourné : Le Grand Meaulnes

F. Lepoutre et G. Bavoux

Le cinéma imaginaire I
Numéro 54, octobre 1968

URI : id.erudit.org/iderudit/51647ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN 0037-2412 (imprimé)
1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lepoutre, F. & Bavoux, G. (1968). Comment on a tourné : Le Grand Meaulnes. *Séquences*, (54), 62–70.

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 1968

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

Comment on a tourné

Le Grand Meaulnes

F. Lepoutre et G. Bavoux

Lorsque parut *Le Grand Meaulnes* en 1913, ce fut un succès considérable et tous ceux qui l'ont lu et aimé dans leur jeunesse et relu dans leur âge mûr craignaient qu'à le porter à l'écran on n'abimât cette oeuvre et ternît le souvenir qu'ils en gardaient.

Isabelle Rivière, soeur d'Alain-Fournier, épouse de son grand ami Jacques Rivière, n'avait jamais voulu céder les droits de l'ouvrage.

Et voici qu'un jour elle rencontra Jean-Gabriel Albicocco chez des amis à Rournes (Tarn), près du monastère bénédictin d'En Calcat, où son fils est religieux. On parla littérature, et elle constata avec un certain étonnement que ce jeune cinéaste avait des idées qui se rapprochaient des siennes sur la jeunesse et sur *Le Grand Meaulnes*. Et elle se sentit poussée à lui demander de porter à l'écran l'oeuvre de son frère. "Vous pourrez tourner *Le Grand Meaulnes*, lui dit-elle, parce que vous avez une âme d'enfant." (1) Elle lui céda gracieuse-

ment ses droits, car elle estimait ne pas devoir faire de ce film une affaire commerciale.

Par courtoisie, J.-Gabriel Albicocco devait la prier d'assister le plus souvent possible au tournage. Et ce fut une véritable collaboration qui s'instaura. Sa présence et le culte qu'elle portait au roman devaient constituer entre les personnages du film et l'équipe de tournage une grande famille, où régnait une atmosphère faite d'amitié et d'enthousiasme pour l'oeuvre entreprise et ses résonances spirituelles. Il y avait vraiment un esprit *Grand Meaulnes*. L'équipe vivait comme dans un monastère, isolée de tout. Par tous les temps, "tante Isabelle" — c'est ainsi qu'on l'appelait — venait sur les lieux du tournage. Le soir, les comédiens replongeaient dans le livre. Ils ont vécu l'aventure si intensément qu'aujourd'hui encore ils ont du mal à retomber dans la réalité" (2)

(1) *Paris-Match* 969 — 2.12.67

(2) J.P. Helbert, *Valeurs Actuelles* — 27 septembre 1967.

L'oeuvre d'Alain-Fournier

L'histoire d'Augustin Meaulnes, Alain-Fournier la porta en lui pendant huit ans. C'est la sienne. Le 1er juin 1903, en descendant l'escalier du "Grand Palais", il croise une jeune fille blonde, élancée, accompagnée d'une vieille dame. Il la suit jusqu'au boulevard St-Germain. Il revoit la jeune fille un dimanche. Ils se parlent sur les quais. Elle s'appelle Yvonne de Q...; elle n'habite pas Paris et n'y vient que pour les vacances. Alain-Fournier perd sa trace. Quand il la revoit huit ans après, elle est mariée et mère de famille.

Cet épisode romantique, cette rencontre d'un collégien de dix-huit ans, Alain-Fournier va l'idéaliser. L'image qu'il se fait d'Yvonne de Q..., c'est celle d'Yvonne de Galais.

Le rêve impossible du *Grand Meaulnes*, c'est la passion d'Alain-Fournier, l'exigence blessée de la jeunesse.

Et voici la transposition. Son héros, Augustin Meaulnes, est un être volontaire, épris de liberté, enfermé dans son monde à lui, à la recherche d'absolu, dans l'attente... du bonheur.

Bonheur qui s'offre à lui une nuit lors d'une fête étrange, dans un domaine perdu où il aperçoit Y-



Isabelle Rivière avec deux interprètes du film

Yvonne de Galais. Meaulnes est ébloui par sa beauté, la pureté de son regard, il tombe éperdument amoureux. Il sublime cet amour. Dès cet instant, Meaulnes va vivre pour lui, à la recherche d'Yvonne de Galais qui paraît avoir disparu ainsi que son château et les êtres qui l'entouraient. Il a vécu un rêve fantastique dont il ne lui reste qu'un souvenir émerveillé.

Le temps passe. Meaulnes croit Yvonne de Galais mariée. Alors, son univers s'écroule. Son amour perdu à jamais, il pense vivre la fin

de son adolescence. Bouleversé, malgré l'amitié de son inséparable camarade d'études, François Seurel, Meaulnes tentera d'oublier. Il rencontrera Valentine. Ces deux êtres tourmentés, déçus, pensent pouvoir supporter plus facilement leur solitude ensemble, mais la fatalité s'acharne. Meaulnes apprend que Valentine était la fiancée que Frantz de Galais a perdue à la suite d'un malentendu, le soir de la fête étrange...

La vie de Meaulnes sera désormais sans joie jusqu'au jour où tout s'éclaire: François Seurel, l'ami fidèle, lui fait retrouver Yvonne de Galais. Ils se marient, et le lendemain des noces, Augustin s'enfuit pour répondre à l'appel de Frantz, à qui il avait promis son aide en cas de péril.

"Le jour donc où le bonheur indéniabie se dresse devant lui et appuie contre le sien son visage humain, le Grand Meaulnes s'enfuit, non point par héroïsme, mais par terreur, parce qu'il sait que la véritable joie n'est pas de ce monde."

C'est ce qu'écrivait, en 1910, Alain-Fournier à Jacques Rivière, tandis qu'il composait son roman. Il ajoutait: "le livre est aussi un roman d'aventure. C'est le pays sans nom, mais aussi le pays de tout le monde."

Il révèle par là une partie de ses intentions, mais aussi la marge de

mystère et d'interprétation qu'il convient de préserver. "Le pays de tout le monde" est aussi le pays dont chacun dans son rêve intérieur possède une vision qui lui est propre. Il y a autant d'Augustin Meaulnes et de domaines mystérieux qu'il y eut, qu'il y a, de lecteurs d'Alain-Fournier.

Augustin Meaulnes porte en lui une part de merveilleux et l'enchantement de son propre rêve, mais lorsqu'il retrouve les réalités de la vie, il perd la juste appréciation des décisions à prendre, et le souvenir des paradis imaginaires qu'il a perdus le fait reculer de peur devant le paradis qui devrait le combler.

Les difficultés d'adaptation

Porter *Le Grand Meaulnes* à l'écran était une entreprise périlleuse. *Le Grand Meaulnes* appartient au monde secret, au royaume interdit des rêves de l'adolescence, au monde intérieur de chacun. Ce n'est pas un roman comme les autres. Son charme naît du mystère de la personnalité des protagonistes, de la fascination qu'exercent par là Meaulnes lui-même, Yvonne de Galais et son frère, Frantz, — du mélange si intime du rêve et de la réalité qu'on arrive à les confondre, et que tout le roman est au fond la recherche désespérée par les héros d'une réalité à peine en-



Augustin Meaulnes

trevue d'un monde merveilleux, un royaume de l'enfance où apparaît l'image qui hantera désormais Meaulnes et ses condisciples, celle d'Yvonne de Galais. Celle-ci assure comme un passage de l'enfance à l'adolescence et à l'âge adulte. Par son sérieux, sa pureté, sa gravité et le sentiment qu'elle inspire, elle ajoute au jeu et au déguisement factice de la fête et du château une dimension nouvelle. Du merveilleux et du rêve, nous passons à la quête d'un idéal, d'un amour encore plus pur que l'amour "courtois", car il est toute simplicité. De la

fantaisie, de la poésie un peu facile et trouble d'un divertissement enfantin, nous en arrivons à la recherche d'un absolu.

Cette ouverture à demi rêvée, cette poésie du flou, cette recherche des mystères et cette mystique plus prenante qu'une passion ou un sentiment décrit avec force, appellent notre participation. Nous sommes charmés par l'impression des lieux, et en même temps par les précisions géographiques, les descriptions de la Sologne, tandis que cette frange mouvante entre l'imaginaire et le quotidien fait que chacun a l'impression de ne lire que "son" *Grand Meaulnes*, et le caractère religieux de la recherche des héros semble condamner à l'indiscrétion, à l'échec, toute tentative pour scruter leurs sentiments, leur donner un contour net.

Cependant, la plus grande difficulté ne vient pas de nos réticences sentimentales, mais, semble-t-il, de la technique du roman. *Le Grand Meaulnes* ne constitue pas une intrigue à proprement parler. C'est une aventure vécue et racontée par le narrateur, François Seurel, à la fois conteur et personnage. Et c'est là, peut-être, la difficulté majeure. Comment au cinéma faire d'un personnage un simple témoin et un être affecté par ce qu'il raconte ?

L'esprit du livre

On peut répondre en disant qu'au

contraire, unifiant le livre, lui donnant son sens, cette présence, que les lecteurs adolescents négligent trop, donne une ossature à ce roman, un rythme, et évite à l'auteur de se perdre dans des études psychologiques aux dépens de l'intérêt et de la compréhension. Une lecture plus attentive du *Grand Meaulnes* nous le fait apparaître comme une lente découverte par Seurel de la réalité sous-jacente au "rêve" et à "l'aventure" de Meaulnes, grâce à des recherches personnelles, des confidences d'Augustin, ou des lettres, et finalement la découverte de son journal. Ainsi, la frange entre le réel et l'imaginaire est peu à peu dissipée, puisque *Le Grand Meaulnes* se termine par le drame de la vie et de la mort, et que tous les hasards heureux ou douloureux des destins qui se sont croisés, sont éclaircis peu à peu. Il y a là comme une "amère victoire" pour le narrateur du réel sur le rêve. Meaulnes lui a livré tout son secret ; François Seurel est devenu un homme, mais par le caprice de l'éternel enfant qu'est le frère de cette création parfaite et achevée, Mademoiselle de Galais, après le trouble délicieux et l'aventure de l'adolescence et de l'école, la souffrance et la solitude restent seuls témoins de la réalité de la fête, car le Grand Meaulnes, mythique pour son ami Seurel et ses condisciples, a fait vivre à son confident ses aventures à

travers lui ; il lui a laissé l'amitié, l'amitié de la précieuse Yvonne de Galais, quand il a quitté sa femme au lendemain de son mariage. Il y a là un symbole ; si Meaulnes a voulu réunir Frantz et Valentine, c'est certes pour remplir sa promesse et réparer sa "faute" qui ne sera connue qu'à la fin, quand Seurel la lira dans le journal ; mais ce départ, au moment où il apparaît, sans l'ultime explication, est comme une *fuite devant le réel ; le rêve réalisé perd son charme* et Meaulnes *n'a rien voulu avouer*. Il a été jusqu'au bout l'être secret et un peu farouche qu'il était adolescent. La mort d'Yvonne de Galais, décrite fort cruellement ou plutôt vécue par François Seurel, cette mort, survenue à la naissance de la fille de Meaulnes, nous frappe en ce qu'elle évoque le destin, le temps qui se déroule. Et l'on est frappé par l'importance des dates dans le livre ; le temps inéluctable, l'explication claire des voyages de Meaulnes, des "fuites" de Valentine et de Frantz détruisent le temps arrêté et éternel et la géographie mystérieuse de tout le livre. Le temps si lent de l'enfance, l'éternel présent et la soif de l'absolu de l'adolescence font place à la réalité de la temporalité et de l'incarnation, du don et du retrait de la vie.

La leçon du Grand Meaulnes est le contraire de ce qu'y voient les jeunes lecteurs, c'est celle du temps,

de son urgence, et les dangers des univers à demi rêvés. Cette leçon ne serait pas tirée, nous n'aurions pas le rythme de la découverte progressive du réel par le lecteur tandis que la vie suit son cours sans attendre le vagabond Meaulnes, s'il n'y avait le témoin-acteur, Seurel, simple spectateur et narrateur de tout ; il devient un personnage quand il marie Meaulnes, qu'il le remplace jusqu'à la mort de sa femme et la naissance de sa fille, et que Meaulnes vient même lui ravir cette petite fille, le seul témoignage qui demeure de la réalité du rêve des écoliers ; le livre, du reste, s'achève sur la mélancolie de cet auteur-personnage, de cet instituteur qui n'a vécu que par personne interposée, comme Fournier lui-même se console de sa mélancolie par un roman et assouvit sa soif d'absolu dans une oeuvre d'art. Seurel, personnage essentiel, donnera donc une unité au film, et les images de rêve sont celles de son monde personnel, de même que le rythme du film celui de ses découvertes. Et nous pouvons ainsi rêver et nous désenchanter avec lui.

Alain-Fournier savait bien que seules la netteté, la précision des descriptions peuvent donner à rêver ; il a donné un cadre naturel très localisé et très important : la campagne de Sologne est un personnage du roman ; même dans "la fête" il n'y a rien de fantasti-



Yvonne de Galais

que ni d'artificiel, de vague, de vaporeux ; c'est une fête vécue et décrite *minutieusement* par son ami, Meaulnes, au narrateur. Quand nous connaissons, à la fin, le caractère capricieux et enfantin de Frantz, cette fête devra apparaître *vraisemblable*. Que dire des promenades, de la vie de l'école, si "vraie" même réaliste, de l'analyse presque ironique des ridicules et des affres de l'âge ingrat des écoliers. Un cinéaste, avec ce *décor géographique et social* et même ces détails plastiques, peut rester très *objectif*, et ainsi ne pas blesser notre vision

des choses en en imposant une. *Certaines scènes sont toutes faites dans le livre.* La mort de l'héroïne est presque insoutenable dans sa *précision plastique.* Quant aux personnages eux-mêmes, pourquoi vouloir refuser une silhouette au Grand Meaulnes, une incarnation à Yvonne de Galais, qui, comme toutes les "apparitions" est décrite avec minutie par celui qui l'a vue ? Les films d'après un roman ne sont pas comme les illustrations figées qui gâchent un livre captivant. C'est une *oeuvre d'art d'après une autre.* C'est un effort de compréhension, d'expression de ce que l'on croit être l'essentiel et le ton du livre. Plus cette ascèse et ce respect sont profonds, plus l'expression est forte et personnelle.

Du livre au film

Le livre nous donnait à rêver un peu désespérément, puisque l'Absolu est aux prises avec le destin et la mort ; il n'est sauvé que par l'oeuvre d'art. Le film nous donne à rêver autant que le livre. Car dans "imagination", il y a "image", et l'absolu, ce sera, à défaut du livre, du pur mais temporel visage d'Yvonne de Galais, la recherche de l'objectivité, du "vrai" Grand Meaulnes par le cinéaste. Il lui fallut en plus de l'ingéniosité technique, une patience et une ferveur profonde pour trouver la traduction la plus exac-

te de ce que l'on considère comme le vrai *Grand Meaulnes.*

Le tournage a duré huit mois. Tout a été pris en décors naturels, sur les lieux mêmes où se déroule l'histoire, sauf les bateaux de la fête étrange, le cirque du bohémien et le champ de courses miniature, traités dans un style abstrait.

Isabelle Rivière avait exigé que les acteurs fussent des inconnus. Albicocco vit sept mille personnes pour établir sa distribution. Augustin Meaulnes, c'est Jean Blaise, vingt-cinq ans, français d'origine tchécoslovaque. Il n'avait jamais joué, et pourtant il se montre plein d'autorité, mais aussi rêveur et impulsif.

François Seurel, c'est Alain Bolt, l'homme du dévouement, plus prosaïque apparemment, mais plus équilibré, et que certains préféreront à son ami Augustin.

Pour Yvonne de Galais, pure et noble, Albicocco chercha d'abord parmi les jeunes filles du monde. Il ne trouvait personne qui lui convînt, quand un jour quelqu'un cita le nom de Brigitte Fossey, la petite fille des *Jeux interdits* tourné par René Clément en 1951. (Elle avait alors cinq ans et demi). Elle n'avait jamais tourné depuis et poursuivait ses études d'interprétariat en Suisse. Elle a maintenant vingt-et-un ans. Alertée par Albicocco, elle accepta d'enthousiasme après avoir vaincu



La fête étrange

les objections de sa famille. Elle a gagné.

J.-Gabriel Albicocco a pu surmonter par la technique la difficulté de transposer à l'écran un roman qui appartient absolument au genre littéraire. Pour illustrer visuellement le caractère des deux héros, Augustin Meaulnes plus romantique et François Seurel plus clairvoyant (au travers des drames qui agitent Augustin) et plus réaliste dans sa générosité, il a été admirablement servi par la maîtrise photographique de son père, Quinto Albicocco, chef-opérateur du film.

Les dialogues sont ceux du livre. J.-Gabriel Albicocco est fidèle à l'anecdote; mais "Augustin Meaulnes est présenté dans des images dont le rythme tragique et le flou surréaliste favorisent l'évocation

d'une sorte de fatalité. François Seurel, au contraire, évolue dans des paysages et parmi des personnages parfaitement distincts et indépendants par leur objectivité de son désarroi intérieur qu'il s'efforce de maîtriser." (3)

La première partie du roman était la plus délicate à traduire visuellement. Elle décrit uniquement une atmosphère, la vie d'une école, la vie de la nature; il n'y a pas d'histoire. C'est pourquoi Albicocco demanda aux acteurs de s'exprimer plus par le regard ou leur attitude que par les mots.

Pour la "fête étrange", on essaya les costumes (réalisés par Sylvie Poulet) en trois jours à 300 personnes: enfants, adolescents, adul-

(3) *Fiches du Cinéma* — Octobre 67, no 377.

tes..., de très beaux costumes, certains en feutrine, d'autres en broché, d'autres en papier — des enfants-fleurs, des marquises, des servantes... Tous les habitants de Bourges et des environs furent ravis de faire partie d'un film dont le roman appartient presque à leur patrimoine régional. C'était leur film, c'était leur chose, ils se sentaient concernés.

On ne peut nier que le film, tel qu'il est, respecte le livre et son atmosphère: "la Sologne". Albicocco et son père nous livrent une série de tableaux du pays solognot aussi ravissants que variés: touffes mauves des bruyères, brume du matin se levant peu à peu et découvrant clairières et plans d'eau, soleil filtrant à travers les branchages... Tout cela est un peu fantômatique, mais la région en fournissait la matière et le tempérament d'Albicocco le portait à cette interprétation: "un érange pays pour une fête qui ne le sera pas moins". "La Fête" prolonge la fantasmagorie: c'est un jeu de couleurs chatoyantes et bigarrées qui nous voilent, un peu trop peut-être, les danses, la farandole et les ébats des invités, mais ce style un peu irréel ne convient-il pas pour illustrer l'état d'âme d'Augustin dont la passion, toute profonde et belle qu'elle soit, va se perdre dans le chimérique et la mort?

Le résultat

Isabelle Rivière, gardienne intransigeante du trésor légué par son frère, s'est déclarée très satisfaite de l'oeuvre réalisée. C'est une référence qui doit nous faire réfléchir: *Le Grand Meaulnes* de J.-Gabriel Albicocco est bien celui d'Alain-Fournier.

Il en est qui n'en conviendront pas. Le contraire eût surpris! Car la plus grande difficulté demeure la célébrité du livre. Ceux qui le jugent intouchable pourront toujours dire: "Ça, c'est autre chose!" Ceux qui l'ont lu et s'en souviennent mal ne demandent qu'à être convaincus. Ceux qui ne l'ont pas lu seront attentifs et liront le texte après.

"Pour moi, nous dit Albicocco, je destine mon film d'abord aux jeunes de quinze-seize ans, qui achètent *Salut les copains*"⁽⁴⁾ "Sans doute ce n'est finalement qu'une aventure qui peut paraître puérole, comme celle d'un livre d'images." Mais "*Meaulnes*, c'est un peu James Dean, un garçon qui ne parvient pas à se dégager de son enfance. Beaucoup de jeunes se reconnaîtront en lui. Ils désirent maintenant retrouver un certain romantisme, un certain sentimentalisme."⁽⁵⁾

(4) Revue *Yé-Yé* pour Jeunes.

(5) J.P. Allaux, *Le Cri* — Sept. 1967.